

# Face au déclin, la résistance s'organise

**Dans l'épisode précédent: le patois jurassien est le seul de Suisse romande issu de la langue d'oïl, fruit de l'hybridation du latin des Romains et du celtique des Gaulois. Si les patois ont prospéré durant le Moyen-Âge, leur dernière heure semble venue avec l'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle.**

On parle patois dans les campagnes jurassiennes depuis plus de mille ans. Les enfants, dont la seule école était celle de la vie, l'apprenaient de leurs aïeux puis les transmettaient aux générations suivantes. Langue vernaculaire parlée dans une région dont on n'avait guère le loisir de sortir, le patois convenait parfaitement à la vie de tous les jours, avec son vocabulaire champêtre – voire particulière-

ment fleuri: les jurons y sont drus, les expressions crues, et les histoires très vertes (l'on fait allusion ici à la nature... humaine).

Dans le canton de Berne (et donc dans le Jura), l'école est promulguée obligatoire en 1831. On construit alors des classes

un peu partout, jusque dans les hameaux reculés, pour éduquer les masses paysannes. Mais les maîtres y parlent encore patois, comme leurs élèves.

Afin de bien inculquer à tous cette langue étrangère qu'est le français, l'école normale des instituteurs s'ouvre

en 1837 à Porrentruy, celle des institutrices en 1846 à Delémont. Dès lors, le patois est mis au ban des bancs d'école.

Ce combat sans merci est mené par les enseignants jusque dans les années 1930. Le coup de grâce est porté après la Première Guerre mondiale,

où la société entre vraiment dans le XX<sup>e</sup> siècle et sa cohorte de bouleversements technologiques.

«En 1950, la lutte contre le patois avait abouti au but recherché, déplore Maurice Jobin, le président de la FPCJ, la Fédération des patoisants du canton du Jura. Les jeunes parents ne parlent plus le patois entre eux, les enfants en viennent à ignorer jusqu'à l'existence même du patois. Seules les personnes âgées, dépassées par cette évolution soudaine, trouvent refuge entre elles en restant fidèles à leur langue maternelle.»

Le contraste est saisissant si l'on compare à ce qui se passe de l'autre côté de la Sarine. La myriade de dialectes suisses allemands, le *Schwyzerdütsch*, a parfaitement tenu le choc face au *Hochdeutsch*, certes dominant à l'écrit mais largement surpassé à l'oral.

Vu son origine rurale, le patois n'est écrit que depuis seu-

lement un siècle. Cette absence de formalisme écrit a conduit à des différences de

prononciation selon les régions. On a ainsi, non pas un, mais trois patois, certes proches: le vadais dans la vallée de Delémont, l'aidjolot en Ajoie et

le Clos-du-Doubs, et le taignon dans les Franches-Montagnes.

Réalisant que le parler de leurs ancêtres est sur le point de disparaître à jamais, des patoisants se regroupent pour défendre leur langue, bien souvent apprise non des parents, mais des grands-parents. L'amicale des patoisants vadais voit le jour en 1957, celle des taignons en 1974 et celle des aidjolots en 1984.

Regroupés au sein de la FPCJ dès 1982, ces patoisants motivés entendent bien sauver leur langue de l'oubli. Et pour ce faire, une seule manière: la réapprendre aux enfants.

«En 1950, la lutte des instituteurs avait abouti au but recherché: la fin de la transmission du patois aux jeunes.»



Posant au côté de son *cra*, Maurice Jobin met tout en œuvre pour infléchir le destin du patois. PHOTO ROBERT SIEGENTHALER

THOMAS LE MEUR

